

**Tric Trac
Manivelle**

Sommaire

Notre invitée : Monique Proulx

<i>Les Aurores montréalaises</i> (extrait)	9
<i>Le cœur est un muscle involontaire</i> (extrait)	11
<i>Homme invisible à la fenêtre</i> (extrait)	13
<i>Champagne</i> (extrait)	16

Manivelle

Justine Boulanger

Un trou noir	21
--------------------	----

Virginie d'Amours-Licatèse

Voile tourne vole	22
-------------------------	----

Nathan Fazi

Moulin à viande	23
-----------------------	----

Jonas Fortier

Le chemin de peau	24
-------------------------	----

Marie-Ève Groulx

Bris mécanique	25
----------------------	----

Robin Kowalczyk

Le pire qui pourrait ne pas arriver	26
---	----

Chloé Leclerc-Gareau

Le cadeau	27
-----------------	----

Maude Marineau-Cyr

Mode d'emploi	28
---------------------	----

Valérie Rioux

Tadam!	29
--------------	----

Hubert Thériault

Lendemain de brosse	30
---------------------------	----

Textes divers

Antoine Dumas

Le Sacre	33
----------------	----

Laurence Lallier-Roussin

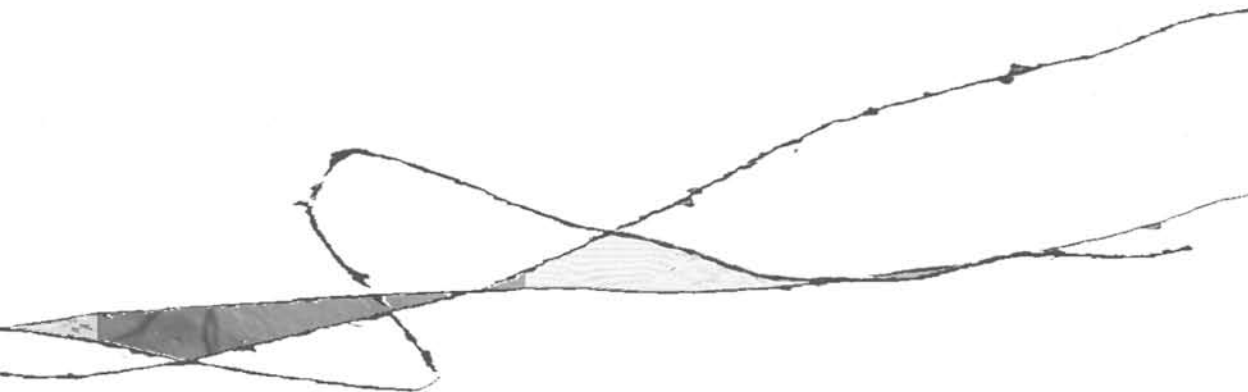
Leitmotiv	34
-----------------	----

Samuel Long-Longpré

Hémorragie du soir	35
--------------------------	----

COMME PAR HASARD DES PUIITS DE LUMIÈRE
TOURNENT AUTOUR DE MONIQUE PROULX DANS
L'ŒIL SOMBRE DU CRÂNE QUI S'ENFLE EN UN SILENCE
ROUILLÉ PAR LES PLAINTES MÉCANIQUES DE
L'OBSCURITÉ DURE OUTROP FROIDE À LA SOURCE DES
BRUITS LES CHAÎNES SE CASSENT ET S'ÉMIETTENT DE
TOUTES PARTS LES FENÊTRES OPAQUES PLEUVENT
LES CADAVRES NOIRS DE L'ABSENCE

La rédaction





Notre invitée

Monique Proulx



Les Aurores montréalaises

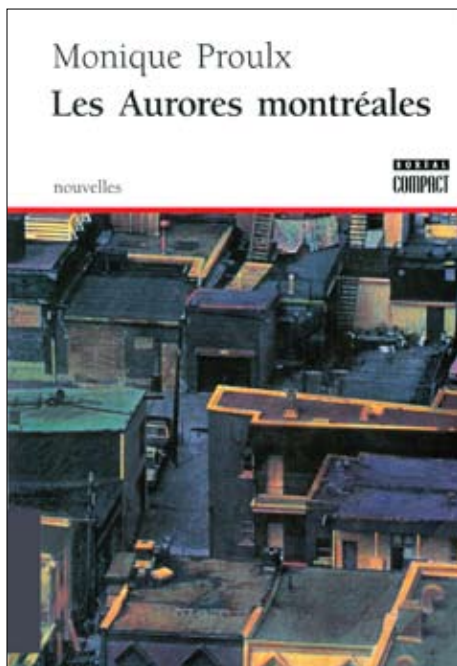
(extrait)

Rue Sainte-Catherine

Le meilleur endroit pour quêter, rue Sainte-Catherine, c'est sous la grosse sculpture à côté du complexe Desjardins, qui ressemble à un cheval volant ou à une chauve-souris à deux têtes selon la quantité de gin blanc avalée. Là, il y a de l'espace, de l'intimité et de la visibilité en même temps, et surtout un toit pour se protéger de la pluie ou du soleil, même si le soleil est rarement un problème à Montréal. De belles phrases sont gravées sur les parois (« La société de demain appartiendra tout entière à ceux qui savent s'unir », « L'union pour la vie plutôt que la lutte pour la vie », « S'unir pour servir »), ronronnantes comme des sentences de monocles dans des partys de familles que tu n'as jamais eues. C'est une vraie bonne sculpture aussi confortable qu'un début de maison, et si je rencontrais l'artiste qui l'a faite, ça ne me gênerait pas du tout de lui serrer la main.

C'est mon abri à moi, tout le monde le sait, même le sournois de Pou qui vient de me le piquer.

Ce Pou-là a tout de la méchante vermine, la petite face fouineuse, la façon de se trémousser comme s'il avait le ver solitaire, l'hypocrisie, surtout. Ce n'est même pas un vrai itinérant, je le vois presque sous les jours sortir de l'UQAM et se braquer au coin de la rue, arrogant comme un fils de riche. Il tire une flûte de son sac d'école, il se trémousse pour faire oublier qu'il joue comme un pied, et fouille-moi pourquoi, les clients se ruent dans sa direction. Il doit apprendre ça à l'université, comment manipuler le monde et détourner les vingt-cinq cents,



maintenant qu'il n'y a pas plus de jobs ils donnent peut-être des cours sur la manière la plus ratoureuse de quêter.

Quand j'ai vu le Pou insolemment installé à ma place, il y a quelqu'un en dedans de moi qui s'est mis à rugir. Quelqu'un en dedans de moi l'a accroché par le collet, l'a secoué jusqu'à ce que tous les plombages lui tombent des dents et l'a propulsé au nord de Bleury en vol plané sur les fausses notes de sa flûte. Je le connais bien, ce quelqu'un-là, c'est le même qui marque autant de buts à l'université que sur une patinoire de hockey, c'est celui qui arrache de la musique non pas à une flûte d'enfant d'école, mais à un sax de grand dieu nègre, et il joue si bien quand il joue du sax, il joue jusqu'à ce que les passants s'arrêtent et lui versent en guise d'argent l'or de leurs larmes. Je le connais bien, ce quelqu'un-là. Il est mou comme un fantôme, il s'évanouit juste au moment où tu crois l'apercevoir, et même le meilleur des gins blancs ne parvient pas à le faire sortir d'en dedans.

Le cœur est un muscle involontaire

(extrait)

La pagaille de la vie

Je n'ai jamais été seule avec lui. Maintenant, je le suis. C'est un peu tard, il me semble. Ses mains sont si glacées qu'elles anéantissent aussitôt la chaleur des miennes. Son front brûle comme une fournaise qui s'emballe. Le grand bordel intérieur commence à desceller ce qui était scellé. Toutes ses parties, déjà, ne sont plus cohérentes, s'en vont chacune de leur côté sans s'attendre. Laquelle est encore vraiment là, laquelle peut encore recevoir des encouragements ou des suppliques? Je m'adresse à sa tête brûlante, d'où sort le souffle régulier et blême des dormeurs imbibés de narcotiques. J'attends un miracle. C'est ce que je lui dis. J'attends qu'il ouvre subitement les yeux, qu'il me donne un dixième de regard, un fêtu de paille de regard, j'attends qu'il dise tout à coup mon nom à voix intelligible et chagrinée. *Florence. Florence.* Ah s'il disait mon nom, même en silence, même dans la cacophonie bafouillante de sa fièvre, ah s'il ne faisait que penser à mon nom, je l'entendrais, même esquissé dans une molécule agonisante de son cerveau, je l'entendrais. *Dis mon nom, Pepa.*

Il ouvre les yeux. Je le jure. Il ouvre les yeux pour me parler à moi, puisque je suis son seul paysage immédiat, agrippée à son lit comme une bouture qui lui serait sortie des côtes durant la nuit. *C'est moi, c'est Florence, parle-moi, dis mon nom, dis-moi quelque chose.* Il ouvre les yeux et il pousse un long soupir calme. Ses poumons restent ainsi, dégonflés et tranquilles. Son regard ne me dit rien, ou plutôt il me dit que la maison en dessous se vide, qu'elle s'est déjà vidée à mon insu. Des traces d'humanité disparaissent de ses yeux bruns, de ses yeux noisette, même le brun doré de



ses yeux se ternit à toute allure comme un toit de cuivre qui s'oxyde. C'est tout. Ce sera tout à jamais. Tant pis. Il n'y a rien à redire à une mort aussi détendue, aussi peu bagarreuse. Je ferme ses yeux. J'embrasse son front chaud, qui sent encore la sueur de la vie et le sang rouge. Je pleure un peu, sans effort. Je suis soudain si calme moi-même que j'enlèverais l'aiguille de sérum des chairs ridées qu'elle violace inutilement, je m'adonnerais à toutes sortes d'ouvrages utiles, balayer la chambre, changer les draps, je m'allongerais à ses côtés pour regarder grimper dans le ciel la balafre orangée du soleil. Aujourd'hui encore, le soleil montera dans le ciel et il fera jour. Et personne ne s'étonnera de cette magie confondante, personne ne saluera d'applaudissements enthousiastes le retour de cet extraordinaire ordinaire.

Je sors. De l'autre côté de la chambre, un autre monde s'agite, vibrant de panique. Des créatures en blanc et en vert sillonnent les corridors en hurlant des ordres, des voitures d'où sourdent des grincements de détresse me frôlent les pieds, des voix impératives coulent des murs et du plafond pour exiger la présence de gens qui n'y sont pas, tout est confusion et fracas. Je reste un moment abasourdie à me demander où me précipiter, comment me protéger de la catastrophe qui s'est certainement abattue sur les lieux sous forme d'un incendie, d'un astéroïde, d'un tremblement de terre. Une femme m'adresse quelques mots inaudibles. À tout hasard, je lui réponds que mon père est mort. C'est ce qu'il fallait dire, sans doute. L'univers ralentit suffisamment pour que je le reconnaisse. Il n'y a rien d'anormal, aucune catastrophe particulière, ce n'est que la vie habituelle dans un hôpital, la pagaille de la vie qui se débat pour se maintenir. La femme, une infirmière, a de larges yeux bleus dans lesquels elle m'emmailote avec bienveillance. « Ah, la chambre 2029 », affirme-t-elle doucement. Elle m'effleure l'épaule, elle me parle de café. Un homme en blanc – un infirmier lui aussi ou peut-être un médecin de garde – me touche l'autre épaule. Tous ces tapotements affectueux m'engourdissent dans une agréable torpeur. J'entends à distance la voix de l'homme, tremblante d'égards, je vois ses yeux liquides miroiter au-dessus des miens comme des planètes amicales.

Homme invisible à la fenêtre

(extrait)

Portrait de Fantômes

Derrière la fenêtre de l'immeuble d'en face, la femme-garçon est revenue s'asseoir. Ses cheveux très courts semblent une laque directement appliquée sur l'ossature du crâne, un casque de guerrière d'où jaillirait comme un sceptre le filet du cou. C'est une femme tout en lignes longues, une architecture pure et dépouillée qui ne laisse rien paraître de ce qui s'officialie à l'intérieur. Elle est penchée sur sa table de travail ; lorsqu'on la regarde un moment, on voit qu'elle n'est pas parfaitement immobile : l'une de ses mains, en suspens telle une créature indépendante, effectue une rapide giration du poignet. Je regarde sa main. Au bout d'un moment, je ne vois plus qu'elle, cette main de femme au poignet de garçon qui tourne sur elle-même au rythme staccato de la réflexion, comme d'autres se rongent les ongles ou grillent une cigarette, ce petit satellite en train de catalyser l'électricité de l'air pour la conduire au cerveau.

J'ai connu une femme comme ça, qui portait sur elle un démenti perpétuel. Quand son visage était en paix, il y avait toujours une partie de son corps qui trépignait d'anxiété. Quand ses yeux s'incendiaient, ses mains restaient glacées et inertes. Ce n'était pourtant pas quelqu'un de menteur. C'était quelqu'un en qui coexistaient deux vérités parallèles, s'ignorant l'une l'autre, s'appropriant chacune son territoire, dans la plus sereine disharmonie.



Lady. Si je le voulais, je pourrais très aisément me souvenir d'elle. Des cheveux invraisemblables, moutonnant jusqu'à la taille. Double, même au premier regard : une tête d'héroïne romantique sur un corps chenu de garçon. Les poignets fins, le cou long, comme un filet. Quand elle s'affaisait sur elle-même pour dormir, sa main longtemps faisait la sentinelle, girant en silence.

Je m'éloigne de la fenêtre. Il est impossible que le passé me rattrape jusqu'ici, et s'il en a l'impudence, il faut lui montrer qu'il n'est rien, une abstraction nébuleuse, un terreau de cadavres en poussière. Il faut immédiatement lui tourner le dos.

Je n'écoute que les voix du présent. Elles sont une multitude, chaque jour, à s'ensardiner sur mon répondeur téléphonique pour me rappeler que je fais partie d'une tribu, la plus vulnérable qui soit. Je n'ai pas le choix d'être seul. La solitude existe en un si grand nombre d'exemplaires qu'elle en devient une sorte d'antichambre de party, où les invités angoissés, braqués devant leur miroir, n'en finissent plus de s'arranger le portrait au lieu d'aller à la fête. ALLÔ MAX, C'EST PAULINE. J'AI BESOIN D'UN CONSEIL. JE TE RAPPELLE... AYE, MAX, PEUX-TU ME PRÊTER UN VINGT JUSQU'À VENDREDI ? C'EST LAUREL. PARLES-EN PAS À PAULINE... BONJOUR, MAX. C'EST MAMAN. JE TE RAPPELLE... HI, MAX. JIM. SEE, WE NEED A PLACE TO JAM, SATURDAY. CAN WE GO TO YOUR PLACE ? CALL ME BACK... C'EST MOI, MAX, MAGGIE, IL FAUT QUE JE TE PARLE DE LUI, EST-CE QUE JE PEUX ALLER POSER, DEMAIN ?... GOOD MORNING, MAXIMILIAN. JULIUS EINHORNE. J'AI FRAPPÉ CHEZ VOUS CE MATIN, JE REVIENDRAI CE MIDI... BONJOUR, MAX. MAMAN, C'EST MAMAN. TU N'EST TOUJOURS PAS LÀ, JE TE RAPPELLE... C'EST MOI. MORTIMER. JE PASSE TOUT À L'HEURE, SI TU VEUX, J'AI DEUX TROIS CHOSES À TE CONTER, CHRIST DE JOURNÉE... SALUT, MON MAX, ROBIDOUX-DOUX-DOUX, JE FAIS UN SAUT TANTÔT CHEZ VOUS POUR T'EMPRUNTER TES LIVRES SUR SCHIELE... BONJOUR, MAX, C'EST MOI, C'EST MAMAN. À PLUS TARD... ALLÔ, MAX. CHARLES. JE VOULAIS TE DEMANDER UN TUYAU SUR LA GALERIE DE RACHEL, JE TE RAPPELLE... SALUT, MAX, C'EST HARRY. JE VEUX TE MONTRER MES DERNIÈRES ENCRE, RAPPELLE-MOI... ALLÔ, MAX, MAMAN, C'EST MAMAN, RAPPELLE-MOI, S'IL TE PLAÎT, RAPPELLE-MOI...

La plupart du temps j'y parviens, je vais plus vite que mon ombre et je la sème en chemin, mais tout à coup, je ne suis plus sur mes gardes et dans un tube féroce ment rockeur s'imisce un refrain granola qui m'éjecte de nouveau en arrière – MAMAN, mot presque exécré, si j'avais des forces pour haïr, MAMAN, C'EST MAMAN. Comment les éliminer tout à fait, ces témoins gênants d'avant le Big Bang, comment transformer sa vie en film de gangsters ?

Lady se lève, étire complaisamment sa silhouette filiforme, disparaît sans voir les décombres qui fument derrière elle et les blessés qui se lamentent dans le noir.

Champagne

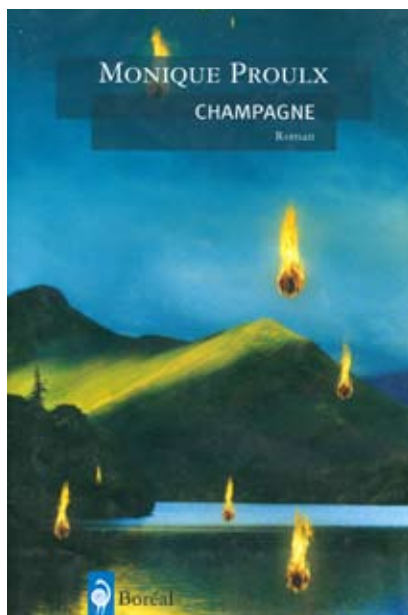
(extrait)

La Forêt interdite

Il revit le chat. Le même chat gris et blanc, revenu sans qu'il s'en aperçoive, et même plus gros qu'avant, on aurait dit, l'observait de ses yeux jaunes accusateurs. Il avait assisté à tout, sans doute projetait-il de venger le massacre de ses alliées les fourmis. Jérémie en retrouva un sursaut d'énergie, et il se mit à le poursuivre avant d'être poursuivi lui-même, hurlant de frayeur plus que de colère. Il courut un moment derrière le chat, et tout à coup une voix l'interpella, pas une voix de chat, une voix humaine, assez puissante pour qu'il n'ait d'autre choix que de s'arrêter pile. Une femme se trouvait à quelques pieds de lui, accroupie dans un talus. Elle se déplaça avec lenteur, interminablement, de la façon dont se déplieraient les troncs d'arbres s'il leur était permis de s'incliner, et enfin elle fut debout. Derrière elle, Jérémie eut la vision furtive d'une maison blanche barricadée avec des fleurs au milieu d'une clairière, et il sut du même coup qu'il se trouvait exactement là où il n'avait pas le droit d'être, chez madame Szach, celle à qui appartenaient les deux tiers du lac.

— Viens ici, dit le grand tronc d'arbre.

C'était décidément le genre de voix qui vous pulvérise ou vous *pétrifixe* sans vous laisser de chance. Il s'approcha, à contrecœur. Il vit le chat gris et blanc rôder autour d'elle, et puis médusé il le vit aussi accroupi plus loin sur un rocher, et il comprit en le voyant une troisième fois étendu de tout son long dans l'herbe que ce chat était en fait plusieurs chats, tous peinturlurés dans les mêmes teintes indécises, tous jumeaux ou de la même tribu bâtarde. L'un d'eux, peut-être celui justement qu'il venait de poursuivre, fit même mine de venir frôler ses jambes, et Jérémie se pencha hypocritement pour le caresser.



— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda la femme.

— Je reste chez mon oncle.

Elle demeura trois seconde sans rien dire.

— Tu es Jérémie, affirma-t-elle.

Il osa la regarder en face. Des touffes de cheveux blonds et blancs s'échappaient de sa casquette d'homme. Elle portait une vieille chemise jaune plantée dans un pantalon de coton sale, tout ça trop grand pour elle, et une sorte de panier arrimé à la ceinture d'où dépassait la tête de deux gros champignons. Jérémie pensa qu'elle avait l'air du diable, mais il ravala son jugement lorsqu'il rencontra ses yeux gris pénétrants, des yeux de sorcière. D'ailleurs, elle avait deviné son nom, juste à le dévisager.

— Vous êtes madame Szach dit-il avec respect.

Elle avait sûrement un nom de sorcière, qu'elle lui dévoilerait en temps et lieu, lorsqu'ils deviendraient plus intimes. En attendant, et parce qu'il avait envie que ses yeux gris s'appesantissent sur lui avec admiration, il risqua une première confiance.

— Je viens de tuer mille trois cents fourmis.

Le chiffre était excessif, même en y ajoutant les bestioles sans nom étampées en cours de route, mais quoique qu'il en soit, la révélation de ses exploits n'obtint pas le résultat escompté. Madame Szach continua de le dévisager, une lueur modifiée dans le regard.

— Voyez-vous ça, dit-elle. Et pourquoi ?...

Jérémie fronça les sourcils, cherchant à lire l'approbation de ces quelques mots éjectés à regret, puis elle en ajouta d'autres.

— Comment tu vas pouvoir te racheter ?...

Et comme elle attendait une réponse, et qu'il n'en avait pas, elle enfonça le clou bien profondément, pour s'assurer qu'il comprendrait.

— Tu viens de commettre mille trois cents meurtres. C'est bien ça que tu m'as dit ?

— Des bébittes ! s'insurgea Jérémie. C'est pas des meurtres, tuer des bébittes !...

— Ah non ?... Comment tu peux en être sûr ?

Il la dévisagea, démonté de rencontrer une ennemie là où il avait cru pactiser avec une alliée puissante. Tout le monde savait que les bébittes étaient des bébittes, c'est-à-dire des insignifiances vivant une vie, si on y tenait, mais une vie minimale et nuisible. Pourquoi faisait-elle semblant d'ignorer cette vérité primaire ? Néanmoins, il revit les fourmis en train de fuir, il se rappela leur affolement proche indéniablement d'une forme de douleur, il garda un silence troublé.



Manivelle

«Je conclus qu'il est plus utile d'être dans la position verticale que face à terre, car l'instrument ne se peut renverser et, d'autre part, ce serait conforme à une longue habitude.»

— Léonard De Vinci



Un trou noir

Justine Boulanger

Seul, un jeune prince suit la trace de son frère parti dans la forêt à la recherche d'un dragon et qui n'est jamais revenu. Depuis des heures, il se bat contre le froid, le vent, les branches pour suivre sa trace. Il avance et trébuche : c'est dur de se relever. Il est perdu et les sanglots montent sans qu'il puisse les retenir. Après s'être calmé, il entend qu'il n'est pas seul. Les pleurs d'un jeune garçon l'entourent, ils semblent venir de partout ; ce ne peut être que ceux de son frère. Il continue d'avancer sur le chemin et ne sent même plus les branches qui égratignent ses bras. Les bois sombres font place à une clairière et à un puits. Il n'est occupé que par les sanglots de son frère, si forts maintenant, droit devant lui. Dans sa hâte, il frappe le muret de pierre du puits et ne se rattrape qu'au dernier moment. Soulagé de l'avoir enfin trouvé, le jeune prince essaie de rassurer son frère tout en cherchant à l'aveugle la manivelle qui lui permettra de le remonter. Lorsqu'il la trouve, il doit se battre contre la rouille pour la faire fonctionner, perd plusieurs fois l'équilibre, réussit finalement et commence à tourner. Il s'inquiète du silence, mais il y est presque : cette histoire sera réglée.

Voile tourne vole

Virginie d'Amours-Licatèse

J'ai dans la tête une roue. Je vois des choses. Je tourne. Le vertige, ma course, me pousse. Toujours, je vais en rond. Dans ma tête, une roue me tourne et me monte à l'envers. Sur ma tête, un tissu me couvre. Je tourne, un voile sur ma tête. Rien dans ma tête, je tourne. Des vertiges, je voile des choses. Dans ma tête, je voile. Je me pousse, je pousse, je tourne. Je suis toupie tournée, je tourne. Je gonfle, le voile sur ma tête, vole.

Je me rue et je tourne.

Comme l'air me moule.

Moulin à viande

Nathan Fazi

Un bruit dehors me déconcentre. C'est un humain. Les pas sont saccadés et le bruit étouffé et sec qu'ils produisent ne semble pas diminuer. J'ai amplement le temps.

Je me poste près de la fenêtre, fais attention de ne pas me faire apercevoir. L'homme, un mètre quatre-vingt environ, imposant, cherche dans les poubelles. Je cours prendre le fusil de chasse que je garde rangé et reviens rapidement à la fenêtre. Il est encore là. Parfait. Je regarde par la lunette de l'arme, j'observe l'homme. J'entends le cri angoissé du moulin à viande affamé. Je vise la poitrine de l'homme, retiens mon souffle. Le moulin émet une série de plaintes métalliques pressantes, il me pousse, m'empresse, m'ordonne, puis me supplie. Je sens ma tête s'écrouler sur elle-même en un chaos assourdissant. Mes tempes se resserrent comme deux aimants. Le souffle commence à me manquer et l'image de l'homme devient floue. Le cri du moulin à viande se perd dans mes oreilles et le fusil échappe au contrôle de mes mains.

Pulsion de vie. Je réintègre mon corps, réajuste mon angle, expire et tire. L'homme s'effondre, un troisième œil au front.

Le chemin de peau

Jonas Fortier

Le chemin n'est pas un choix. Jamais le choix. Une espèce de couloir trop étroit, dur ou trop froid. Des chaînes comme des bras jaillis de l'obscurité, crochets noirs par milliers plantés en chaque creux de ma peau. Déracinée, rayée, rythmée. Quelle est cette peau, longue inconnue? Cette étrangère que je décèle. Qui se révèle nue à moi. Qui s'éloigne. Me déserte, ne fait presque plus partie de moi.

Sur le chemin, mes crochets, mes morsures. Ces choses-reptiles aux langues d'écailles m'entourant, m'étirant, m'envoûtant de partout. Regarde ma bouche qui se crevasse. Les murs, tout près. Le roc frémit une dernière fois aux sons acides de ma voix.

Car je résiste. Car je plonge mes os à l'opposé du mouvement.

Les chaînes tirent, lentement me mènent à leur source – mais cette peau, elle m'enferme – lentement me mènent à leur source : au bout du couloir, au-delà de l'ombre. La source où tournent les manivelles qui lentement, lentement...

Longue peau souterraine. Le chemin t'emporte. Rien ne le freine. Ni ne freine ses bras sombres et tendus. Tout mon être éployé, raclé jusqu'au spectre. Remordu sans cesse. Ma bouche, ma peau, traînées vers la sécheresse. Ma bouche. Ma peau. Je t'abandonne. En ces lieux immuables. Les crochets nous séparent.

Bris mécanique

Marie-Ève Groulx

Une poupée, inanimée,
s'est éteinte ;
poupée chiffonnée
ratures mauves sous les yeux,
bras abandonnés dans la poussière.

Une ampoule grillée
au bout d'une corde
se balance.
Ombres sur le sol,
contours estompés.
Les filaments du globe fatigué
poussent un dernier grésillement.

Le cliché goûte l'amertume
et la rouille s'acharne
sur le corps endormi.
Des coulées mauves
sur les orbites creuses
contrastent et soulignent
la mouvance des ombres
qui brouille les formes.

Des yeux (qui se ferment)
des sanglots (qui se taisent)
une poupée désuète
dans son lit fer blanc.

Le pire qui pourrait ne pas arriver

Robin Kowalczyk

J'ai une sirène dans l'esprit et une manivelle sur la tempe pour l'activer. Depuis mon réveil, je dépense toutes mes énergies à la tourner, car j'ai la conviction que cette journée sera désastreuse. Je suis seul à entendre l'alarme. Je me brosse les dents à en saigner des gencives. Les mains tremblotantes, je prépare mon sac à dos. Dans le miroir près de la porte d'entrée, je vois mon visage crispé puis sors de chez moi d'un pas urgent. Je me dirige vers l'arrêt d'autobus, le bras giratoire et le vacarme dans la tête. Cinq minutes d'attente paisible. Il semblerait que les astéroïdes ont évité la Terre, que tous les désaxés au tournevis sont restés dans les égouts, que mes voisins ne m'ont pas tiré dessus, que je ne me suis pas fendu le crâne sur la glace noire et que je suis à l'heure. Planté devant l'arrêt, je ralentis le mouvement et la stridence de l'alarme fait place au silence. L'autobus tourne au coin de la rue. J'agrippe la manivelle et la tourne. Les astéroïdes, les maniaques, les horloges contraignantes, je les vois postés près des fenêtres, à l'avant. Pour ne pas les fixer, je lève les yeux : un missile nucléaire dissolvant les nuages sur son passage, des mouettes au-dessus de ma tête. Je baisse les yeux : la bouche d'égout a été déplacée et je lorgne une ombre qui s'approche de moi. Dans l'immédiat, il y a pire. Le chauffeur va trouver que je sens les toilettes. Les passagers vont trouver que j'ai une mine de terroriste. L'autobus va s'engouffrer dans un nid-de-poule qui aboutit entre les plaques tectoniques.

On me répète : « You-hou! ? » Le chauffeur m'attend. Je monte à bord et il grommèle d'impatience. Je m'assieds près d'une dame qui me semble cacher un squelette dans sa sacoche et plusieurs dans son placard.

Quelques rues plus loin, elle me dit : « Pour ces temps difficiles, tu m'as l'air bien serein. »

Le cadeau

Chloé Leclerc Gareau

Je me rappelle de cette boîte comme si c'était hier. Mon grand-père est tout près et m'encourage. Moi, je fixe avec un émerveillement teinté de curiosité la drôle de boîte en bois, ornée de losanges rouges bordés d'or. J'empoigne la boîte avec enthousiasme. Mes bras accrochent quelque chose de froid : une manivelle en métal sur le côté. Je fronce les sourcils. Mon grand-père m'explique que c'est un jeu : si je tourne la manivelle, j'aurai une surprise. J'essaie de tourner la poignée. La tâche est ardue. Mon premier réflexe est de tendre la boîte à mon grand-père pour qu'il m'aide, mais il secoue la tête. « Ça, c'est à toi de le faire. Tu es assez grande pour te débrouiller toute seule. » Il me sourit et cette attitude m'encourage. J'empoigne la manivelle à deux mains et la tourne de toutes mes forces. J'entends une petite musique. Après quelques efforts, j'amène la poignée vers le haut. Je reprends mon souffle et regarde vers mon grand-père qui me fait signe de continuer. Je prends la manivelle à nouveau et lui fais terminer son tour. Je ne peux plus m'arrêter : je suis dans un élan. Je pousse du plus fort de mes bras. Plus la manivelle tourne, plus ça semble facile.

J'ai fait cinq tours lorsque le panneau du dessus de la boîte s'ouvre brusquement.

Un diabolin jaillit, accroché à un ressort. Il rebondit de droite à gauche, devant, derrière, et moi, après avoir poussé un cri de surprise, je me mets à rire.

Je ris comme il me semble ne l'avoir jamais fait. Mon grand-père rit aussi et ensemble nous nous tenons le ventre parce qu'il nous fait mal. Couchée sur le tapis, je regarde le pantin danser et je n'en peux plus, j'ai l'impression que je vais exploser. Je me lance sur la boîte et renferme le diable dedans.

Mode d'emploi

Maude Marineau-Cyr

Tu vois la manivelle, juste là, devant toi ? Approche ta main, ouvre-la et pose ta paume dessus. Referme tes doigts et empoigne-la de toutes tes forces. Maintenant, pousse. Elle descend sous ta force. Tire-la vers toi. Ta main la tourne avec une facilité déconcertante. Pousse-la à nouveau. Ne t'arrête pas. Le mouvement commence à te demander de plus en plus de force. Tu vas de moins en moins vite. Tes muscles n'en peuvent plus. Ta main ne bouge presque plus.

Tu as atteint ta limite.

Comme un ressort, la manivelle bondit vers l'arrière. Tout est trop rapide, tu n'as pas le temps de réagir. La manivelle entraîne avec elle tout ton corps. Tu l'empoignais trop bien, ta main s'y est figée et ne semble pas vouloir s'en détacher.

Tout s'arrête.

Utilise le peu de force qui t'es revenu et recommence ton manège. C'est la seule chose que tu peux faire. Prends-la à deux mains. Tu peux tourner plus longtemps et retourner plus vite. Utilise tes pieds. Tu as encore plus de puissance. Tu tournes plus longtemps, et tu retournes plus vite. Tout ton corps tourne, et tourne, et tourne, de plus en plus vite, dans tous les sens, vers l'avant, vers l'arrière. Atteins la plus haute vitesse. Va le plus vite possible.

Rien d'autre n'a d'importance.

Tadam !

Valérie Rioux

Le clown trampoline sur la toile de béton, se cogne la tête sous un des projecteurs de la Ville Lampadaire. Il rigole en retombant la tête dans l'hiver, il rit de son crâne-dromadaire.

Le clown retourne chez lui, sifflotant un air inventé. Le froid rougit son nez, enfle ses orteils qui percent ses souliers.

La neige vicieuse repose sur la glace. Le clown trébuche et culbute, roule en boule, en volutes, tourne en l'air et virevolte. Le tour terminé, il atterrit sur sa paillasse, las d'avoir le tournis.

Allongé dans son cube, le clown s'endort. Comme par hasard, comme par magie, sa boîte mesure deux mètres, comme lui.

Le claquement de ses dents le réveille. Le vent s'infiltré dans ses haillons, la tempête gruge le carton. Le clown ne sent plus rien, pas même le givre sur ses cils, pas même le mauve sur ses lèvres. Ses os cristallisés se cassent et s'émiettent. Sa peau arc-en-ciel se donne en spectacle pendant qu'il quitte la scène.

La boîte rafalée éjecte sa surprise ; au bout du ressort pend le clown pétrifié.

Lendemain de brosse

Hubert Thériault

Ma gorge est si goudronnée que j'ai encore la rauque impression de mètre brûlé jusqu'aux poumons. Trois silences : je racle le résultat de quelques heures de rêves. Même couché, je me sens exclu de tous mes muscles.

Mes yeux sont encore soudés par les désirs dont je m'abreuvais hier. Je ne me lèverai pas aujourd'hui car, ce serait trop essoufflant d'affronter la veille. Il n'y a pas eu que moi hier. Nous étions plusieurs. Il y avait elle. Je me rappelle d'ailleurs avoir été effleuré à quelques reprises par ses yeux, mais la soie de sa joue est restée froide. Je doute d'avoir réussi à lui donner quelque chose du vacarme qui régnait dans mon corps. Elle a dû me croire atteint de nostalgie ou d'une dégoûtante tristesse.

Peut-être me reste-t-il, au milieu de miettes et de fractions d'hier, quelque souvenir d'elle. Je me serais contenté de peu. Un élastique à cheveux égaré dans mes poches ou les lambeaux d'une étiquette de bière auraient suffi à mon cœur pour ne pas repartir à zéro. J'aurais pu bâtir un aujourd'hui sur quelques poussières. Elles auraient suffi à ne pas faire de mes nuits d'immenses cimetières pour les veilles.

Le soleil se fronce déjà dans le regard de tout le monde, midi approche et je n'envisage plus rester au lit à fabuler sur ce que pourrait être ma journée. Je plisse mes yeux en me rapprochant de ma fenêtre, je me fais penser à un Chinois égaré dans la gorge du Tigre ou d'un autre fleuve puissant. Désœuvré, je ne me sens pas la force de retrouver mon chemin : je flotte gentiment jusqu'au prochain village où on me recueillera sûrement. Je vais ouvrir mon rideau, comme tous les matins, et tourner la manivelle de la fenêtre. J'espère qu'il y aura une brise aujourd'hui et qu'elle sera assez fraîche pour balayer ce moi dont je ne veux plus. Peut-être y aura-t-il assez de rayons, aujourd'hui, pour remplir mes poches et me donner le goût de recommencer ce soir.



Textes divers



Le Sacre

Antoine Dumas

Les fenêtres de l'église sont opaques et la nef est claire sous les pas creux des croyants. Dans chaque angle guette un saint de pierre, de plâtre ou de porcelaine. Chaque recoin est vu et chacun observe le silence. De loin, l'autel semble maculé par un goudron lourd, mais ce n'est qu'une ampoule morte qui, brûlée, a laissé dans son sillage le cadavre noir de son absence éblouir le lieu du sacrifice.

Je presse le pas entre les lourds bancs de bois poussés par la masse de vieillards crispés qui s'avancent lentement vers le Christ. Aucune bifurcation n'est possible, à gauche comme à droite les allées serrées comme des sous-bois ne laissent passer que les vieilles charpentes pelées par les ans. Si étroites qu'on dirait des labyrinthes inextricables. Étrange : comment occuper chaque siège avec un être humain ? L'asseoir là, qu'il regarde ce qui se passe, qu'il observe la cérémonie, qu'il se taise, pétrisse le chêne de ses mains faibles et se fracasse le crâne contre le Livre. Sapé par les idées noires, je n'en peux plus de contempler les âmes mortes dégringoler vers leur salut et me mets à courir vers le Christ, vers la Vierge. Je renverse dans mon élan une vieille qui, trop faible pour faire l'allée d'un seul coup, s'était arrêtée pour respirer. Je l'entends hurler alors qu'elle perd pied. Le cri est interminable tandis que le petit corps sale et fantomatique bascule dans un autre monde. J'ai tué un des leurs et les clameurs déferlent à présent coupant court aux litanies et aux génuflexions des orants. J'entends à peine le crissement du bois contre la pierre quand les plus vivants d'entre eux repoussent les bancs. Les allées sont défaites, à présent, et plusieurs piétinent les feuilles arrachées des livres. Autour de moi, les mailles humaines se resserrent et je me débats frénétiquement à travers la masse grouillante. Dehors, un hennissement, mais je n'entends rien.

Lacéré de toutes parts par les ongles racornis, j'aboutis enfin, haletant et brisé, devant l'autel. Derrière moi, dans le tumulte tamisé des échines disloquées, on s'entre-déchire, on se tue, on m'a déjà oublié. Je traîne de peine et de misère mon torse jusque sur la table de pierre. Puis, ne bougeant plus, je perce de mon œil embué la pénombre lourde pour atteindre le puits de lumière qui me domine. Rien. Les fenêtres sont opaques.

Leitmotiv

Laurence Lallier-Roussin

te goûter dans ton sommeil
retrousser de mon nez tes ardeurs inattendues
me laisser manipuler par tes blessures de guerre
fondre pour faire comme toi
tapie dans ton obscurité odorante
entre ton œil sombre et ton ventre dur
oppressée par les fantômes de tes paumes

tes paumes glacées que j'oublie de sentir
tes paumes qui n'ont peur de rien
tes paumes sans arrêt
essore-moi

contrôler ton kaléidoscope
exiger ta chair de poule
écraser les titans avec mes cils
crever enfin tes beaux yeux d'illégitime
alors que tu repousses mes malaises
tout au fond de mes cavernes de jeune fille
debout assise couchée à genoux
sur devant derrière
toi

Hémorragie du soir

Samuel Long-Longpré

épuisé de fissures vivantes
qui m'endignent de ruines noyées le crâne
je pleure du noir sur ta tête – mes prières
en sable du silence qui s'écoule
hors distance

